

Side Effects
Et que pas un seul ne soit épargné
Effets secondaires, États-Unis, 2013, 1 h 45

Anne-Christine Loranger

Numéro 284, mai-juin 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69025ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, A.-C. (2013). Compte rendu de [Side Effects : et que pas un seul ne soit épargné / *Effets secondaires*, États-Unis, 2013, 1 h 45]. *Séquences*, (284), 42–43.



Side Effects

Et que pas un seul ne soit épargné

Dans ce qui est annoncé comme son dernier film, Steven Soderbergh se fait une joie d'égratigner la société américaine dans ce qu'elle a de plus intime : la dépression. Retour sur une approche cinématographique qui en 27 films parcourt un large spectre, du cinéma d'auteur au gros succès hollywoodien.

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Première constatation lors du visionnement de *Side Effects* : Steven Soderbergh n'a pas perdu l'art de filmer ses actrices. Depuis les visages d'Andie MacDowell et Laura San Giacomo dans *Sex, Lies, and Videotape* à Gina Carano dans *Haywire*, en passant par Catherine Zeta-Jones dans *Traffic* et Julia Roberts dans *Erin Brockovich* (sans oublier Sasha Grey dans *The Girlfriend Experience*), Soderbergh pose sur les femmes un regard dénué de mièvrerie, mais non de tendresse. D'un film à l'autre, les personnages féminins de Soderbergh surprennent, émeuvent ou fascinent. Souvent tout à la fois !

Ce même souffle anime l'Emily de *Side Effects* incarnée par Rooney Mara (*The Social Network*, *The Girl with the Dragon Tattoo*), jeune femme qui attend la sortie de prison de son mari, un financier condamné pour opération d'initié. Mais les réjouissances sont de courte durée alors qu'Emily retombe dans l'état dépressif qui l'avait déjà assaillie quelques années plus tôt, suite à l'arrestation de son mari Martin. Elle se fait alors traiter par le Dr. Jonathan Banks, psychiatre d'origine britannique venu en Amérique en quête d'honoraires et de statut social. Ce dernier, consultant auprès d'une compagnie

Qu'on vende des médicaments, de la drogue, de l'illusion, des actions en Bourse ou un espoir de bien-être en petite bouteille ne change rien à l'affaire.

pharmaceutique, l'encourage à utiliser de l'Abixal, un produit expérimental dont les effets secondaires peuvent induire le somnambulisme. Quelques semaines plus tard, Emily, dans un état de transe, assassine son mari à coups de couteau. Pris entre responsabilité médicale et pression médiatique et pressé de retrouver sa crédibilité, Banks consulte l'ancienne psychiatre d'Emily, le docteur Victoria Siebert, qui lui avait précédemment conseillé l'Abixal. Mais les liens entre le Dr. Siebert et la recherche sur l'Abixal semblent troubles et cette dernière est bien décidée à conserver sa crédibilité à tout prix. Jonathan Banks se retrouve pris dans une spirale infernale, perdant peu à peu sa pratique, ses revenus et même sa femme.

PHOTO : Un sentiment de petitesse et d'impuissance



Pour nous, Canadiens, il est étonnant de constater la guerre que nos voisins du Sud ont déclaré à la tristesse – guerre qui se joue autant sur le terrain du petit écran que sur ceux des ordinateurs de la Bourse. Chaque bobo y trouve sa pilule et chaque prescription son profit. Le scénario de Scott Z. Burns (*Contagion*, *The Informant*) montre les patients voguer d'un médicament à l'autre comme vers autant de bouées de sauvetage, ballotés au rythme de chaque nouvelle mode, dans une lutte effrénée contre la souffrance. Souffrance engendrée par leur propre style de vie, selon la thèse *soderberghienne*. Quiconque s'est un jour retrouvé à lutter contre son propre esprit pendant des semaines, des mois, voire des années, y trouvera matière à réflexion. Les victimes d'épuisement professionnel aussi!

Ce film, le dernier peut-être de Soderbergh, fonctionne en trois parties qui s'imbriquent successivement les unes dans les autres, offrant d'abord le point de vue d'Emily, pour ensuite passer vers celui du Dr. Banks et enfin joindre les deux. Aidé par la caméra intimiste de Soderbergh (sous le pseudonyme de Peter Andrews) et par un montage subtil (le sien, sous le nom de Mary Ann Bernard), le brillant scénario de Scott Z. Burns triture le spectateur sous tous les angles, multipliant les points de vue selon lesquels la manipulation peut s'exercer au sein du pentagone patient-psychiatre-médicament-système judiciaire-groupes financiers. On y retrouve des parfums de Hitchcock, dont les scénarios transfèrent la culpabilité d'un personnage à l'autre, les relations n'y étant jamais complètement claires. Ce faisant, les névroses collectives de la société américaine s'y prennent quelques bonnes égratignures.

«Je voulais avoir du plaisir en faisant ce dernier film», a déclaré Soderbergh en conférence de presse à la Berlinale. «J'ai

voulu faire un film tout en muscles, un film économe et finement découpé. Je pense que c'est le peintre Whistler qui disait que cela prend un effort considérable pour effacer toute trace d'effort. Je me suis donc restreint à travailler de façon très simple.» Les fans y retrouveront quelques clins d'œil à *Sex, Lies, and Videotape*, mais aussi à *Contagion* pour la mainmise du pouvoir pharmaceutique et, dans une moindre mesure, à *The Girlfriend Experience* pour l'esprit qui l'habite, celui d'un implacable opportunisme économique. Qu'on vende des médicaments, de la drogue, de l'illusion, des actions en Bourse ou un espoir de bien-être en petite bouteille ne change rien à l'affaire. Pour Burns comme pour Soderbergh, c'est d'abord le style de vie qui est en cause.

ROONEY MARA – NOUVELLE MUSE DU CINÉMA AMÉRICAIN

Si la caméra de Soderbergh aime le visage de ses actrices, elle est fascinée par celui de Rooney Mara, nouvelle égérie du cinéma américain découverte dans *The Social Network* de David Fincher. Le personnage instable d'Emily est fort bien incarné par l'extrême sveltesse de Mara, son petit visage délicat souvent filmé de biais dans des poses qui soulignent sa fragilité. Certains plans filmés à la verticale du bas vers le haut communiquent un sentiment de petitesse et d'impuissance qui attache le spectateur au personnage. Mara incarne Emily à un point tel qu'on peut se demander si le film aurait pu exister sans elle. Sa performance est appuyée par celle d'un Jude Law au meilleur de sa forme et par celle, tout aussi solide, de Catherine Zeta-Jones dans un casting qui a dû faire sourire cette dernière à la lecture du scénario. Souffrant elle-même de troubles bipolaires – et conséquemment experte en matière de psychiatrie et de médication –, elle donne la mesure de ses talents dans son rôle de psychiatre, tout comme elle l'avait fait dans *Traffic*, surprenant son monde dans un casting de baronne de la drogue enceinte jusqu'aux yeux. Soulignons enfin la trame sonore de Thomas Newman (*Skyfall*, *Wall-E*), à la fois mélodieuse et ambiguë, qui contribue au climat de trouble habitant l'ensemble du film, se mêlant habilement aux éclairages glauques ainsi qu'à la lumière grise de l'hiver new-yorkais.

La fin de *Side Effects* lui attirera peut-être les regards ironiques de certains ou suscitera l'admiration des autres. Après sa série télévisée sur Libé avec Michael Douglas et Matt Damon, deux vieux compères de nombreux films, Soderbergh – qui affirme ne plus pouvoir faire de la recherche de sites de tournage sans avoir envie de vomir – souhaite en effet se consacrer à la peinture. L'observation attentive de sa filmographie, qui a au cours des 24 dernières années exploré de très nombreux genres en laissant toujours une place au cinéma d'auteur, ne manque pas d'épater. Il y aura de quoi verser des larmes si cette retraite anticipée prend un tour permanent. *Say it ain't so, Pa!* 📌

■ EFFETS SECONDAIRES | Origine : États-Unis – Année : 2013 – Durée : 1 h 45 – Réal. : Steven Soderbergh – Scén. : Scott Z. Burns – Images : Steven Soderbergh – Mont. : Steven Soderbergh – Mus. : Thomas Newman – Dir. art. : Howard Cummings – Cost. : Susann Lyall – Int. : Jude Law (Dr. Jonathan Banks), Rooney Mara (Emily Taylor), Catherine Zeta-Jones (Dr. Victoria Siebert), Channing Tatum (Martin Taylor), Vinessa Shaw (Deirdre Banks), Vladimi Versailles (Augustin) – Prod. : Lorenzo di Bonaventura – Dist. / Contact : Séville.